

# Sol invictus

Benoît R. Sorel

Novembre 2019

*Réflexions sur l'essence de la démocratie et l'avènement  
d'une société écologique*

« Sol invictus » : le soleil invaincu. C'est-à-dire en tout lieu et en tout temps brille sur les hommes les lumières de l'intellect, de la sensibilité, du corps épanoui, de la fraternité, de l'amour et en fin de compte brille et rayonne la gloire de l'espèce humaine à travers le cosmos. Sol invictus est l'accomplissement parfait de notre destinée. Il n'y a plus d'obscurité, il n'y a plus de recoin où puisse se cacher la bassesse morale, où le petit vice puisse être cultivé en secret, nourri par les déchets intellectuels et émotionnels des uns et des autres que les vaniteux ramassent et collectionnent chaque jour en fouinant dans la poussière ; les meurtres de masse, la maladie et la misère n'existent plus. Sol invictus est le paradis de la lumière éternelle.

Sans aller jusque là, une démocratie véritable nous procurerait la plus grande joie et le plus grand bien. Mais c'est tout sauf facile, et nous en convenons : la démocratie est l'organisation sociale « la moins pire » dit couramment. Séparation des

pouvoirs, pouvoirs et contre-pouvoirs, centralisation et décentralisation du pouvoir. C'est bien, mais bon, cette organisation produit du Donald Trump, du François Hollande, du Angela Merkel, du Margaret Thatcher, du Eric Silvani, du Boris Johnson.

Quels sont les objectifs, prosaïquement, de l'organisation démocratique ? Il n'y en a que deux : c'est de garantir et maintenir la paix, et de se maintenir soi-même. La démocratie doit mettre en place les moyens de se maintenir, de ne pas s'effondrer à la première crise, sans quoi elle ne peut pas garantir la paix. Elle doit être stable. Qui voudrait de la démocratie si elle ne portait pas la promesse de la paix et, comme garantie de cette promesse, sa stabilité ? Une semaine de paix ou une année de paix n'intéressent personne. On ne peut rien vouloir d'autre qu'une paix à durée illimitée.

La démocratie est par définition limitée à un espace donné. Elle est circonscrite. À l'intérieur de cet espace elle est en mesure de maintenir la paix. Au-delà, elle n'a aucun pouvoir. Elle n'a que son rayonnement diplomatique. Quand guerre il y a, ce n'est pas la démocratie qui ramène la paix : c'est le combat militaire. Certaines personnes croient que la démocratie est la solution à la guerre. C'est une erreur de pensée. La fin des affrontements guerriers signifie la fin de la guerre, donc le début de la paix. Et la paix peut éventuellement mener à la démocratie. Les « gauchistes » font par trop cette erreur d'inverser la cause et la conséquence. La démocratie est une conséquence. Elle n'est possible que dans certaines conditions socio-historiques. Les gauchistes veulent destituer un despote qui règne sur un pays et y installer une démocratie ? Comme en

Afghanistan, en Irak, en Syrie, en Lybie. Erreur d'enfant ! N'avons-nous pas fait nous-même, peuple de France, l'expérience que la démocratie est une construction progressive ? Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, depuis 300 ans, nous aiguïsons notre démocratie à la française. Ce sont les efforts accomplis pour la faire s'étoffer décennie après décennie qui donnent au peuple démocratique sa fierté. La démocratie est un long processus évolutif.

Dans un peuple démocratique, les processus d'édification de l'individu sont nombreux. Mais certains processus tirent l'individu vers le bas, vers des comportements qui l'éloignent de la compréhension de ce qu'est la démocratie. La nécessaire mise en pratique quotidienne de la démocratie par tout un chacun s'en ressent : les injustices, la misère, l'indigence, le crime, la corruption deviennent flagrantes. Connerie, fermeture sur soi et égoïsme prennent le pas sur le respect de l'autre. « Ne fais pas à toi-même ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse » est une maxime qu'on oublie un peu plus chaque jour, sous l'influence constante de ces processus néfastes.

À partir de quel moment peut-on dire que la démocratie fait faillite ? C'est quand des mesures de force et de ruse législative sont décidées pour gouverner un peuple jugé « bête et méchant ». Un peuple peut rapidement exprimer une violence destructrice : les manifestations des « gilets jaunes » en 2018 l'ont montré — à nouveau. Si cette violence se retourne contre lui-même, c'est un signe pour les décideurs que le peuple est en train de devenir bête et méchant. Lors des émeutes parisiennes de 1995, les habitants faisaient brûler les voitures de leurs voisins de quartier ou de palier : la violence populaire se mue

rapidement en auto-destruction. On l'a encore vu en novembre 2018. Du peuple monte une force qui n'est pas canalisée et qui, naturellement comme toute force, produit ses plus grands effets sur les éléments les plus faibles. Donc non pas sur les gouvernements, sur les forces de l'ordre et sur les aristocrates, mais sur le peuple lui-même. La force du peuple s'élève comme une vague qui lui retombe sur la gueule.

Comme l'enfant colérique qui en vient à s'asphyxier lui-même dans son accès de rage, qui s'étrangle dans ses pleurs et dans ses glaires au sommet de sa puissance.

Dans ces moments de consternation démocratique, il est d'usage que les voix des intellectuels s'élèvent pour incriminer les faiblesses du système éducatif. Oui, ils ont raison. Pourquoi un peuple devient-il bête et méchant ? Il devient bête parce qu'on n'a pas édifié son intelligence. Il devient méchant parce qu'on n'a pas édifié son amour. Parce qu'on ne lui a pas montré les preuves de l'intelligence à son égard, parce qu'on ne lui a pas montré les preuves d'amour à son égard. *Parce que, enfant, on ne lui a pas montré et démontré les vertus de l'amour et les vertus de l'intelligence.* Et comme il tend, naturellement par la loi de l'entropie, à s'éparpiller, à se disperser, à s'égarer, à se désagréger, il faut lui montrer l'importance des limites pour se définir lui-même et l'importance de se contrôler soi-même. *Amour, intelligence et maîtrise de soi.* Si quand on l'éduque on ne fait rien rentrer de bon en lui, rien de bon ne peut ressortir de lui une fois adulte. Logique ! Si une fois adulte le citoyen ne voit pas ces trois qualités incarnées dans les personnes qui le gouvernent, s'il a pour exemple de réussite démocratique des élus corrompus, des

fonctionnaires qui se cachent et des enseignants qui donnent le bac à tout le monde ou qui sont toujours absents, vers quelle lumière le citoyen va-t-il avoir envie de se diriger ? Je vous laisse trouver les faciles réponses à cette question.

Toujours est-il que ces clameurs d'indignation des intellectuels face aux dégradations du peuple par le peuple ne résolvent pas les problèmes. Dans ces « territoires perdus de la République », selon le titre d'un livre à succès, et je rajoute dans ces « laps de temps perdus de la République », la démocratie ne garantit plus la paix. Hé oui amis gauchistes : dans ces territoires perdus, dans ces moments perdus, la démocratie ne peut plus rien. La paix a disparu ; seule la force, fille de la guerre, peut ramener l'ordre en éteignant les explosions de force populaire. L'ordre, donc la paix, qui est le prélude à la démocratie. Rappelez-vous le sacerdoce du général de Gaulle une fois la guerre terminée en France : ramener l'ordre. L'ordre était le prélude à l'unité nationale, elle-même prélude à la démocratie. Ce retour à l'ordre, par lequel les milices rendaient les armes, n'avait rien de démocratique. Le général a dû imposer ses convictions, de sa propre voix, en se rendant en personne dans chacune des grandes villes de France, en martelant « nous le devons à l'ordre », « le devoir d'ordre ». J'ai pu écouter quelques passages de ces discours, dans un documentaire consacré à la fin de la guerre en France. L'heure était joyeuse autant que grave et solennelle. Le général voulait faire passer ce message : que nous Français avons un devoir d'ordre. L'ordre, oui, mais un devoir ? Envers qui ? Pour qui ? Envers et pour nous-mêmes. Car si nous ne donnions pas la priorité à l'ordre, tous les efforts et les sacrifices accomplis durant l'occupation et

dans le feu de la guerre n'auraient d'autres fruits que les fêtes de la victoire. Cette grande énergie de la victoire, de la libération, naturellement comme toute énergie, va se dispersant, s'effilochant, se désagrégant. Pour qu'elle puisse se transformer en quelque chose d'autre et non qu'elle s'évapore, il faut la canaliser. Nous Français, pour que nos efforts ne fussent pas vains, nous le devons à l'ordre, afin de reconstituer notre pays. Le reconstituer en soi et en tant qu'entité solide face aux grandes puissances militaires et économiques mondiales qui allaient s'affirmer dès la fin de la guerre. C'était un devoir envers nous-mêmes.

Aujourd'hui, donc, face à la destruction écologique, face à la fermeture d'esprit, que faire ? Car si nous ne faisons rien, la dégénérescence va emporter non seulement ce qu'il reste de nature, mais aussi la démocratie elle-même. Comment sortir des mauvaises habitudes de « l'évolution immobile », comment changer de cap ? Quel devoir avons-nous envers nous-mêmes ?<sup>1</sup>

Et bien, il faut vaincre la peur et donner les moyens d'agir.

Les gens immobiles ont peur. Disons-leur de changer de politique économique ou environnementale ; ils nous écouteront à peine, peut-être, nous les (rares) penseurs. Mais, sûrement, ils ne feront rien. Ils ne changeront rien. Car qui seront-ils s'ils mettent un terme à ces façons de penser et de

---

<sup>1</sup> Car si nous n'avons pas de devoirs envers nous-mêmes, ce serait extrêmement prétentieux de dire que « nous avons des devoirs envers les générations futures ». Si nous sommes incapables de gérer les affaires de notre époque, nous sommes incapables de planifier un quelconque futur.

faire qui les définissent ? La peur du changement est insurmontable si elle est précédée de la peur de se perdre soi-même. Je crois que beaucoup des reproches qui sont fait aux « pèquenauds » de la campagne sont incorrects : ceux qui incitent au changement, à penser et à faire différemment, les « bobos » ne fournissent pas assez « d'images du futur ». Les bobos sont des moralistes, qui vivent dans l'idée plutôt que dans la réalité. Ce lendemain qui chante et qu'on vante doit être précisément illustré. Exactement de la même façon qu'on dessine le plan du nouveau jardin qu'on veut créer au printemps prochain. Ceux qui martèlent qu'il faut sauter dans l'inconnu, qu'il faut oser, qu'il faut avoir confiance, ne donnent ni la forme ni le fond. Ni le pour quoi ni le comment. Trop souvent, entre celui qui dit qu'il faut changer (d'économie, de voiture, de mode de vie, de marque de café) pour respecter la planète et le destinataire de ces paroles, il y a un abîme. Ce n'est pas tant l'absence de dialogue entre les vertueux, les sachants, et les idiots pollueurs, qui manque mais, concrètement, la passerelle au-dessus de l'abîme.

En toute chose il y a des gens qui savent et des gens qui ne savent pas. L'expert en climat est certainement un plouc en agriculture ou en menuiserie. En démocratie, sol invictus, tout le monde s'exprime, tous les point de vue sont pris en compte. Tout le monde dialogue avec tout le monde. Les individus convergent. Pourquoi cela n'est-il pas le cas aujourd'hui ? Pourquoi ces divisions *identitaires* dans notre démocratie ? Pourquoi tant de gens se sentent-ils exclus ? Quand un peuple se divise, la démocratie est-elle encore possible ? C'est une

crise, qui se terminera soit dans la paix de la démocratie qui aura refait ses preuves, soit dans la guerre.

La démocratie n'est pas qu'affaire de mots. De dialogue. Elle doit être faite d'actions de tous les partis en présence. Il est inacceptable qu'un parti soit celui qui ordonne et que l'autre soit celui qui agisse, par exemple. C'est trop souvent le cas quand il y a le parti des « sachants » et celui des « ignorants ». Le sachant aime transmettre, l'ignorant aime agir. Chaque parti doit faire un pas vers l'autre, les sachants doivent présenter leur savoir de mille et une façons, les ignorants doivent écouter leur curiosité, et les deux partis vont ainsi y gagner à se rencontrer. Le sachant ne peut pas se contenter de rester dans le cœur de sa discipline et attendre des autres qu'ils aient le même intérêt et la même façon de voir que lui. Sa responsabilité de sachant lui incombe d'aller vers les autres. L'ignorant quant à lui a pour unique responsabilité de se dire « ah, je connais pas ça, cette science, cette technique, mais je vais jeter un coup d'œil parce que ça semble cool, ou puissant, ou super efficace ou dingue surprenant ». Le diplomate doit pouvoir présenter sa discipline de façon intéressante à un éboueur. Le garçon vacher doit pouvoir présenter sa discipline de façon intéressante à un chercheur en mécanique quantique.

La formulation est importante. Quand elle est réussie, elle parvient à réunir des gens que tout oppose a priori. Si la formulation est mauvaise, l'un des partis aura l'impression d'être le seul à faire un mouvement et se sentira inférieur, négligé par ou soumis à l'autre parti. La bonne formulation réunit, la mauvaise formulation crée des frontières entre les partis.



La volonté démocratique est la volonté de réunir tous les partis existants sur le territoire démocratique.

Soit le thème du changement de société. Quelle formulation est apte à réunir tous les partis ? C'est la formulation d'un *idéal*. L'idéal donne le pourquoi et le comment du changement. Le fond et la forme. La direction et la motivation. L'idéal est l'expression la plus condensée de cette vision du lendemain qui chante. De cette d'une société du futur radieuse. Mais formuler un idéal est difficile. Je crois qu'il faut d'abord procéder de deux façons.

Il faut *clarifier*. Il faut créer une vision claire de l'avenir, car l'avenir est à la fois le continent de tous les possibles et de toutes les innovations ainsi que de tous les doutes, les incertitudes, les imprévisibles, les inattendus, les insoupçonnés, les fausses bonnes idées, les problèmes. Le *pire* est tapi quelque part dans cet immense continent. La personne que vous voulez convaincre de changer mérite donc que vous lui fournissiez des précisions quant à la nouvelle personne qu'elle sera demain. Sur les plans factuels, intellectuels et émotionnels il faut être précis.

Il faut *décider*. Il faut faire de cette personne nouvelle, de cette nouvelle société, non pas un projet pour demain, une alternative pour demain, un concept « post », mais *un choix pour aujourd'hui*. L'idéal n'est ni une utopie ni un concept fumeux dont la date de réalisation est inconnaissable. L'idéal est posé dans le temps présent, ici et maintenant. Il faut faire en sorte que la décision puisse être prise aujourd'hui même.

La formulation de l'idéal requiert une mise en mots simple, c'est-à-dire *factuelle*, pour canaliser et les interprétations et les émotions qu'on en attend, et les interprétations et les émotions qu'on va amener pour la questionner, la critiquer, la déstabiliser. L'idéal est un fait.

C'est cela que je ne vois ni n'entends dans aucun des partis politiques actuels. Je suis écologiste de cœur et d'intellect, mais quand je lis le programme du parti « Europe écologie les verts », je désespère des intentions qui s'enchaînent au fil des pages (environ 70 pages de programme pour le congrès de fin 2019). Le respect de la nature exige réflexion et sensibilité. Pour bien des gens, c'est trop « intello ». C'est une des raisons qui explique les scores toujours faibles des partis écologistes. Donc justement le parti EELV nécessite un idéal judicieusement formulé. Lisons les titres des motions générales qui seront soumises au vote lors du congrès : « L'écologie au pouvoir. Grandir ensemble pour gagner enfin », « Le temps de l'écologie », « Démocratie écolo » et « Le souffle de l'écologie. Retouchons terre ! ». Ce n'est pas avec ces mots-là qu'on fait changer un pays qui n'a jamais été désireux de protéger la Nature. Et quand il l'a fait, c'était toujours à contre-cœur sous la menace des lois.

Un idéal judicieusement formulé se décline facilement dans toutes les échelles de temps et d'espace. Il est adaptable facilement à toutes les particularités locales et sociales. Il est moteur, actif et valide au début, au milieu et à la fin du processus de changement.

J'avais proposé en 2012 (et publié dans mon livre *Nagesi* en 2016) l'idéal « Vivre en paix avec la Nature pour que notre évolution humaine puisse continuer ». Cela est biologiquement, dans les faits, vérifiable. Poursuivre dans l'indifférence la destruction de notre biosphère nous mène avec certitude à la mort. La mort de nos sociétés actuelles mais aussi notre mort en tant qu'espèce. Mais les mots « paix » et « évolution » sont trop abstraits. Trop de gens ne peuvent pas se les approprier. Une direction est certes donnée, mais l'ensemble ne confère pas un élan vital, une motivation claire. Insatisfait de cette formulation, j'ai donc continué à réfléchir. Je ne suis pas encore parvenu à un idéal limpide et efficient ; je ne trouve que des slogans dont la candeur, la menace d'ordre prophétique ou l'intelligence très fine les rend inopérants. Inaptes à atteindre le plus grand nombre de personnes.

Un idéal doit bien sûr contenir une idée supérieure, quelque chose dont on ne puisse pas douter que son accomplissement représentera un tournant historique dans l'histoire du pays.

Alors, me demanderez-vous, que faire ? Vous ne nous donnez pas cet idéal qui pourrait motiver toute la société à embrasser l'écologie. Devons-nous arrêter de militer pour l'écologie ? Non, surtout pas. Mais en attendant il faut continuer à imaginer et surtout continuer à se représenter cette société meilleure et écologique que nous désirons. *Il faut nourrir et affermir notre imaginaire*. Moi cette société je la vois dans les Star Trek, séries Next Generation, Voyager et Deep Space Nine. Mais les Star Trek sont trop hauts intellectuellement pour 90 % de la population. Et vous, où voyez-vous, en détail, ce monde meilleure ? Dans quelle œuvre de fiction ?

Le jour viendra où nous disposerons de cet idéal. Pour exemple, je vous en donne un : « On va sur la Lune. » Voilà un idéal d'une grande puissance. Réfléchissez aux innombrables conséquences qu'eurent ces cinq petits mots prononcés dans les années 1950. C'est ça un idéal qui a la force d'entraîner toute une société. Autre exemple d'idéal, celui utilisé par le président américain Woodrow Wilson en 1913 pour convaincre son peuple que les États-Unis doivent jouer un rôle sur la scène internationale : « le devoir de propager la liberté et la paix dans le monde ». Certes le président agissait prosaïquement, avec des objectifs stratégiques. Mais c'est cet idéal qui résonna dans l'âme du peuple américain, et qui lui fit accepter les changements voulus pour lui par Wilson. Pour faire advenir une société écologiquement éveillée, je ne désespère pas de trouver un idéal formulé simplement et qui touche l'âme du peuple.

Tant que l'idéal n'aura pas été formulé, les mesures de protection de la nature demeureront mineures, relatives, moquées et ignorées par la majorité des partis en présence. Quand il aura été formulé, sa puissance fera abdiquer les partis immobilistes.

Je me suis rapproché d'un tel idéal avec mon texte *De la ZNIEFF à Kepler 186-f* publié dans *Nagesi*. Si nous ne pouvons pas maintenir la vie, notre propre vie, dans notre écosystème terrestre, de facto nous n'avons pas l'intellect pour créer des écosystèmes viables sur d'autres planètes inhospitalières ou pour coloniser l'écosystème viable d'une autre planète sans le détruire. Tout ce que nous allons faire ou toucher hors de notre planète se conclura par la destruction et

par notre mort. À ce stade de notre évolution intellectuelle et comportementale, je précise bien. La vie dans l'espace, un jour prochain, commence ici bas par le respect de la nature. Dans le jardin par exemple. Quand notre intellect et nos comportements auront évolué au point de vivre en harmonie avec la nature sur Terre, alors nous ne pourrions pas ne pas *spontanément comprendre ce qu'est la vie à une échelle supérieure, c'est-à-dire dans le cosmos et sur des planètes différentes*. De même qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle Einstein ne pouvait pas ne pas imaginer, formuler et confirmer une nouvelle conception de l'espace et des sciences physiques. De même qu'il était impossible aux époques concernées de ne pas abolir l'esclavage, de ne pas donner le droit de vote aux femmes, de ne pas abolir la ségrégation raciale, de ne pas rendre leur indépendance aux pays colonisés, de ne pas découvrir les microbes, de ne pas découvrir le phosphore, l'électricité, etc. Quand les conditions furent réunies, ces *changements de paradigme* (selon l'expression de Thomas Kuhn) s'accomplirent avec un moindre effort. À la suite d'un moment d'équilibre où les forces antagonistes en présence, devenues d'égale puissance, se contre-balancent, s'accaparent totalement les unes les autres, elles laissent tout un champ libre pour qu'une nouvelle force émerge et se déploie sans aucune entrave.

Dans ces moments de changement de paradigme, ce n'est pas simplement qu'un système vient en remplacer un autre. C'est que *le monde change et s'agrandit*, comme l'explique Thomas Kuhn. Ce serait une évolution qu'une société écologique vienne remplacer la société capitaliste de consommation de

masse. Ce serait un changement de paradigme si une nouvelle vision de la vie émergeait, dans laquelle et les désirs des capitalistes d'aujourd'hui et les désirs des écologistes d'aujourd'hui perdraient leur prétention à la globalité et ne deviendraient plus que relatifs. Restreints. Non pas insignifiants mais relatifs, comme l'est devenue la physique de Newton dans le nouveau monde agrandi de la physique d'Einstein.

Instauration d'une société écologique en remplacement, par voie d'un idéal. Ou nouveau paradigme de la vie (ou de l'écosystème). Les deux pourraient advenir presque en même temps, l'émergence d'un nouveau paradigme appuyant l'évolution écologique de la société sur Terre, puis la remplaçant rapidement par une société nouvelle et agrandie constituée de parcelles de vie sur différentes planètes. Placée dans une biosphère à l'échelle spatiale. Une fois déployé le potentiel du nouveau paradigme, la société sera aussi à l'échelle spatiale et la vie à cette échelle fera que les souffrances que l'humanité s'inflige à elle-même depuis des temps immémoriaux (guerre, despotisme, crimes, injustices, indigence, etc) n'auraient plus de raison d'être.

Nous voilà arrivés bien loin des faiblesses de l'organisation démocratique ! Elles ont pour conséquences la dégénérescence intellectuelle des citoyens et la destruction de la nature, que nous pouvons constater chaque jour sous la forme de faits divers sordides, d'affaires d'état, de banales corruptions locales, de « buzz » médiatiques ou au contraire de silences médiatiques complaisants. Le niveau actuel de dégénérescence peut-il entraver voire empêcher tout changement d'advenir ? Je

ne sais pas si l'instauration de la société écologique ou la venue du nouveau paradigme sera progressive ou fulgurante. Y aura-t-il un « grand soir » ? L'un ou l'autre, je me réjouis que tous ces gens au ventre mou qui portent et propagent l'atonie politique actuelle, l'évolution immobile, se verront privés de la parole. Ils n'auront plus rien à dire. Leurs privilèges sociaux et matériels seront abolis. Ils perdront leur pouvoir. Ce sera très bien qu'ils arrêtent de faire tout le mal qu'ils font actuellement. Ils ne profitent que trop de l'organisation sociale qu'ils ont sapée et dont ils clament qu'il n'existe rien de mieux. Tous ces maires, ces conseillers municipaux, ces députés, ces sénateurs, ces préfets, ces hauts fonctionnaires. Ces gens qui travaillent en ne pensant qu'à leur retraite ! Que de sangsues, que de fainéants qui aujourd'hui moquent ceux qui pensent et qui réfléchissent. Qui ne leur accordent aucune attention, comme pour bien prouver qu'on peut consommer, travailler, faire tourner une société, sans réfléchir à ce qu'il y a d'autre et de plus grand que la consommation, le travail et la société. Je veux croire qu'un jour ces comportements *petits* n'existeront plus, et qu'on se rendra dans des musées de psycho-histoire pour voir des exemples archéologiques de cette bêtise humaine.

Sol invictus ; le soleil est vaincu, le soleil brille. Je suis heureux de ce texte, je suis heureux de mon jardin, j'ai confiance en l'avenir. Mon cerveau et mon corps ont maintenant besoin de repos. De vacances. C'est novembre, il pleut et il fait froid, mais pour moi le soleil brille. Si vous avez compris ces lignes, il brillera aussi pour vous.

*Benoît R. Sorel*